

Les pieds dans le plat



Rien que cette ampoule dans l'obscurité du théâtre. (Photo DNA - Jean-René Delincker)

Jubilatoire et burlesque, Rien que cette ampoule dans l'obscurité du théâtre, la dernière pièce de Georges Appaix, éclaire l'impulsion créatrice qui l'unit à ses interprètes, et au public. C'était à Pôle Sud à Strasbourg. Il y a de la maison démontable de Keaton, du Pirandello, et des tombereaux d'interrogations dans la nouvelle pièce du chorégraphe Georges Appaix. A l'invite du Marseillais, le public éclairé par « rien que cette ampoule dans l'obscurité du théâtre » bascule dans les coulisses de la création. Fiché dans son imper, Appaix attaque le plateau par la gauche et examine un lieu où quelques portes ébauchent un décor. Rien n'est encore écrit sur cette page blanche qu'est la scène. Peu à peu, d'autres danseurs prennent leurs marques, testent la résonance du sol. Air circonspect, on se prend les pieds dans le fil du micro, on redresse d'autres portes, plantes vertes en plastique et chaises composent le cadre.

Six interprètes, d'une bouche à l'autre

L'exutoire vocal d'onomatopées active l'histoire jusque-là sans paroles, le temps de la représentation s'accélère alors que d'aucuns ne veulent pas rester trop longtemps seul ici... D'une bouche à l'autre, les six interprètes - Séverine Bauvais, Jean-Paul Bourel, François Bouteau, Wendy Cornu, Sabine Macher et Gill Viandier - se passent les mots, s'imbriquent énergiquement en duo, voire en trio. De manière récurrente, les corps touchent peu le sol, juste pour l'impulsion, mais visent l'érection, bras tendus. Ornette Coleman, Tim Berne et surtout la voix caverneuse de Lou Reed soutiennent de jouissives séquences chorales. Personne ne s'économise, et chacun sert comme tout bon acteur la société de spectacle. En parsemant de fragments de son texte Questions de goûts, Georges Appaix dynamite les arcanes de la dite société, des motifs publicitaires à la vacuité du langage. On rit à s'en prendre les pieds dans le plat. Comique de répétition bien rôdé qui s'arrête intelligemment sur l'entre deux où se coursent fiction et réalité. Si les six personnages de Pirandello sont en quête d'auteur, les danseurs de la Liseuse ont bel et bien trouvé le leur. Authentique, et courageux, Georges Appaix façonne une danse à l'écriture judicieusement vivante. A coup de crayons de corps.

Veneranda Paladino

L'Été des Hivernales, les Nuits de la danse à Monte-Carlo, Mimos, Chalon dans la rue... Et aussi Dijon, Périgueux, Clermont-Ferrand. Bien des villes de l'Hexagone offriront des festivals de danse cet été. Ouvrez l'œil!

Mais l'honneur est sauf

Avignon ? Oui, mais n'oublions pas l'Eté des Hivernales (10-26/07), cinquième édition de "Quand les Régions s'en mêlent" qui s'étend à la Communauté Wallonie-Bruxelles et à la Région du Piémont italien... Dix compagnies se succèdent tous les jours au Studio et au Théâtre des Hivernales. Dans le premier, des solos tels Maglie (Mailles) et Merce (Marchandises) de l'Italienne Ambra Senatore, et des duos comme le Pas de deux avec un comédien de Rita Cioffi. Au Théâtre, l'espace scénique peut accueillir des groupes plus importants : DéBaTailles de Denis Plassard s'annonce plein de verve et cocasserie, Superman et moi de Pascal Montrouge réunit une diversité féminine d'Afrique, Rien que cette ampoule dans l'obscurité du théâtre de Georges Appaix distille une poésie légère et souriante...

À deux pas, à Monte-Carlo, les Nuits de la Danse (14-25/07) offrent deux programmes et quatre créations, en particulier celles de Marco Goecke et Matjah Mrozewski inspirés par les Ballets russes; pour finir Jean-Christophe Maillot prépare une pièce courte pour la scène exceptionnelle des Terrasses du Casino face à la mer. Sur le chemin d'Avignon, on peut passer par Clermont-Ferrand où les Trans' Urbaines proposent tout un programme de hip-hop (4-10/07) en commençant par un grand Battle européen. Ateliers et spectacles sont disséminés à travers l'agglomération. Un peu plus tard (22 au 26), Chalon dans la rue met l'accent sur la danse, en particulier avec la compagnie Pernette.

R. MUSACCHIO & F. IANN

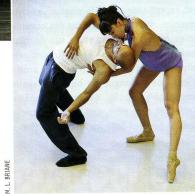
Aux Hivernales, la Liseuse de Georges Appaix présente Rien que cette ampoule...

À Mimos, la Cie Un loup pour l'homme : Appris par corps.

Comme tous les chemins mènent à Rome ou Avignon, Mont-de-Marsan est sur la route. Là, Arte Flamenco (6-11/07) éclate en feu d'artifice musical et chorégraphique: Maria Pagès, Pastora Galvan, Rafael Campallo, Pepe Torrès et la break dance pour bulerias de Tomasito!

Pour ceux qui restent à Paris, les Étés de la danse accueillent au Théâtre du Châtelet (6-25/07) la danse généreuse de l'Alvin Ailey American Dance Theater avec trois programmes. Une soirée de gala présente Hymn de Judith Jamison, hommage à Alvin Ailey dont on verra ensuite Anniversary Highlights et le mythique ballet Revelations, composé sur des negrospirituals. Des pièces de grands chorégraphes, de Béjart à Bigonzetti, attestent de la vitalité de la troupe.

En août, Mimos à Périgueux (3 au 8) propose le thème "Lire le mouvement": la danse y trouve sa place. Ainsi Pierre Rigal donnera Asphalte avec de jeunes danseurs hip-hop, puis, avec Aurélien Bory, Érection, joli conte philosophique sur l'évolution de l'espèce humaine. Quant à Karine Pontiès, inspirée par la figure de



Répétition de Pavillon d'Armide (Matjah Mrozewski) à Monte-Carlo.

l'épouvantail, elle présente trois pièces. Sans oublier que le mime, ailleurs, flirte souvent avec la danse.

À la fin du mois (22 au 30), le festival Entre cour et jardins anime les jardins à Dijon et Barbirey. Fanny de Chaillé présente Nos illusions perdues, où l'artiste doit s'adapter avec humour aux caprices de la nature, et Mathias Poisson et Manolie Soysouvanh entraînent le spectateur dans une Bande passante.

Bien d'autres lieux proposent des festivités chorégraphiques. Ayez l'œil! ◆

INFOS: Détail des programmes pp. 36-37.

Danser

n°285 - mars 2009

Analyse

C'est étonnant de pouvoir être surpris qu'un spectacle fasse illusion! Mais ce plaisir, sensible dans les deux productions de Thierry Baë et Georges Appaix, marque aussi que l'époque – chorégraphique – change.

Par Philippe Verrièle

Chers menteurs



Rien que cette ampoule, de Georges Appaix.

Malgré leurs différences, quelque chose court qui relie Tout ceci (n')est (pas) vrai (2003), remonté récemment par Thierry Baë, et Rien que cette ampoule dans l'obscurité du théâtre, création de Georges Appaix. Pourtant cette dernière, beau septet qui évolue d'énigme en énigme avant de se structurer autour de grands tutti, très marqué d'un esprit eighties, avec la théâtralité en bandoulière et les prises de parole qui marquent le style du chorégraphe, n'a guère à voir, apparemment avec la première. Alternance

de films et de scènes jouées, de danses et de conférences outrées, *Tout ceci (n') est (pas) vrai* se déroule dans une atmosphère blanche et chic pour présenter la danse de santé de Jules-Amédée Baë ou les danses retrouvées de Dora Valès. Mente... Elle procède d'un joyeux fatras où nombre de petits détails trahissent ce qui, de toute façon, ne cherche guère à tromper, l'illusion.

Qu'un spectacle relève du simulacre n'étonne plus guère depuis au moins Aristote. Que l'acteur soit juste parce que faux est un paradoxe dont Diderot fit le tour en son temps. C'est donc avec surprise que l'on s'aperçoit surpris... de ce procédé. Mais c'est parce que cette sottie se joue ouvertement des codes contemporains du spectacle à la mode, que Thierry Baë touche juste. Mieux encore que dans le *Journal d'inquiétude*, postérieur de deux ans au présent opus, il bouscule cette scie contemporaine visant à tenir ce qui se passe sur le plateau comme une réalité démontée (démontrée?). Ici, plus question de cette vérité auscultée au cœur du corps, juste un mentir vrai.

Pas plus Appaix n'a cherché à cacher ses ficelles, et chez lui aussi apparaît assez rapidement que c'est de la création du spectacle en train se dérouler dont il est question dans le spectacle. La mise en abîme est parfois un peu appuyée d'ailleurs, pêché véniel, car la jubilation est là...

À jouer de cet outil vieux comme la scène, la fiction, ces deux chorégraphes accouchent d'un rien de vérité et quelques fines réflexions sur les tics du spectacle. Mais ils nous font aussi changer d'époque. Ces dix ou quinze ans où la performance et les formes spéculatives triomphèrent ont rendu le jeu, le rôle, le mensonge suspects... Retrouver ces antiques complices du plaisir sous un jour aussi sain n'est pas rien et marque sans doute un retour vers une certaine théâtralité!

L'œuvre inclassable de Georges Appaix

Danseur et chorégraphe, il rédige des textes qu'il distille, comme dans « Rien que cette ampoule dans l'obscurité du théâtre », son nouveau spectacle

epuis vingt-quatre ans, Georges Appaix compose une forme de spectacle qui entremêle la danse, le théâtre, les arts plastiques et la musique. «Il est devenu évident pour moi de mélanger les genres après avoir vu Einstein on the beach, de Bob Wilson, et une pièce de Pina Bausch. J'étais très jeune et je n'avais pas idée de la complexité du problème.» Cet homme de 55 ans, discret,

authentique et sincère, a réussi. Il propose, depuis la création de sa compagnie La Liseuse (1984), installée à La Friche, des réalisations très personnelles qui interrogent la vie et le monde, et mélangent ses différentes passions.

Né à Marseille, diplômé des Arts et Métiers, il suit en parallèle une formation de saxophoniste et les ateliers d'Odile Duboc. À partir de 1978, il danse pour la chorégraphe dans plusieurs pièces dont il compose les musiques, puis collabore comme interprète auprès de Josette Baïz, Stéphanie Aubin et Daniel Larrieu. Il signe aussi plusieurs projets de rue pour le festival Danse à Aix où il se fait remarquer.

Ses tempes sont désormais grisonnantes, son sourire toujours aussi radieux et son visage qui

ressemble à celui d'un boxeur a pris quelques rides. Il supporte mal ce corps vieillissant qui répond moins bien qu'auparavant à ses sollicitations d'interprète. «N'étant pas très technique, je me basais essentiellement sur l'énergie et le rythme, » Son travail de chorégraphe se trouve aussi gêné par cette perte de vitalité, puisqu'il conçoit son écriture scénique en exécutant lui-même le mouvement face à ses danseurs. «Si je n'y parviens plus, i'en viens presque à douter d'une certaine légitimité. Par moments je me demande pourquoi j'imposerai un geste si, de mon côté, je ne peux plus l'accomplir.»

Georges Appaix continue à surprendre. Il valse avec les mots, triture le temps à sa façon sans respecter de progression dramatique. Ses collages sont nourris d'humour et de poésie, de danse énergique et de déplacements languissants pour former, au final, une œuvre inclassable.

Sa nouvelle création, dont il signe le texte, Rien que cette ampoule dans l'obscurité du théâtre, s'interroge avec gravité et clins d'œil irrésistibles sur la notion du spectacle et de la place de l'artiste. «Le spectacle vivant est plus que jamais en péril, alors que c'est un précieux joyau à préserver à tout prix.»

SOPHIE LESORT

Aujourd'hui et le 22 mars au Théâtre Garonne de Toutouse, les 27 et 28 mars au Pavillon Noir d'Aix en Provence, les 1er et 2 avril à Strasbourg, le 4 avril à Saint-Valery-en-Caux et en février 2009 à Chaillot (Paris)

La Croix VENDREDI 21 MARS 2008

Accueil » Loisirs » Théâtre & Danse

Publié le 29/01/2009 15:39 | **LaDepeche.fr**

Danse. Appaix au théâtre Garonne



« Rien que cette ampoule dans l'obscurité du théâtre », pièce pour sept danseurs a pour point

de départ « Question de goûts », texte éponyme du solo créé et interprété par Georges Appaix en octobre 2007 à la Friche de la Belle de Mai à Marseille. Le solo se fonde sur la confrontation de ce texte à un corps particulier

ayant vécu une histoire, elle aussi particulière, avec la danse.

Vingt-cinq ans après sa première création, Georges Appaix sait ne pas se trouver là où on l'attend. On était resté sur ses savantes horlogeries aux allures d'impromptus, où le parléchanté-dansé jaillit d'un seul élan, ricoche en variations, dérape en absurdités et en fausses maladresses, surfe sur les profondeurs de la pensée sans rien qui pèse ou qui pose, tout de légèreté, jamais frivole. Il revient avec « Rien que cette ampoule dans l'obscurité du théâtre », un spectacle en forme de petite fabrique du théâtre : entre l'infini des possibilités offertes par le plateau et les renoncements voulus par les interprètes et leur chorégraphe, cette déclaration d'amour au théâtre, au public, se voile, et c'est nouveau, d'un

rien d'inquiétude, d'un peu de mélancolie. La pièce s'achève sur un seul mot, profession de foi et nœud du questionnement à l'œuvre : « vivant ». Comme les arts du même nom, comme les interprètes là face à nous...

Jusqu'au vendredi 30 janvier, à 20h, au Théâtre Garonne 1, avenue du Château d'Eau à Toulouse. Tél. 05 62 48 54 77.



Sur le même thème :

Danse. les spectacles de janvier à mars Georges Appaix écrit la danse Désespérément beau Ramonville-Saint-Agne. Une interrogation sur « La guerre de Klamm » «Tragedy ou la nécessité des clowns»

Consulter les archives

1 sur 3 12/02/09 13:49

La qualité récompensée

RENCONTRE / Prof de maths devenu danseur et chorégraphe, il est programmé cette semaine à Marseille, sa ville natale

Georges Appaix, la bosse des mots

Par Patrick Merle

pmerle@laprovence-presse.fr

e destin de Georges Appaix aurait pu le conduire du côté du Stade Vélodrome: "Adolescent, je jouais au ballon rond au Smuc. Je viens d'une famille de footballeurs. Mon père a joué à l'OM pendant la seconde querre mondiale. Mais je n'avais pas le niveau".

Il entame alors des études scientifiques "parce que ca marchait bien". Après le bac à Marseille, il intègre l'École nationale supérieure des Arts et Métiers d'Aix d'où il sort ingénieur. "Mais je n'avais pas envie de faire ce métier", confesse-t-il. La musique est un centre de plus grand intérêt, prenant des cours de saxo avec un oncle musicien puis au Conservatoire d'Aix. Il a aussi une compagne danseuse. "J'ai été voir ce qui se passait là où elle travaillait. J'ai tout découvert en bloc".

Avec le recul, Appaix admet "avoir eu de la chance". Car il pousse alors la porte des Ateliers de la danse d'Odile Duboc. Autour de la



Grâce au soutien de son directeur Philippe Foulquié, le Marseillais Georges Appaix a trouvé depuis 1993 à la Friche de la Belle-de-Mai le cadre de travail de ses créations. / PHOTO ÉDOUARD COULOT

Madeleine Chiche et Bernard Misrachi, alias le Groupe Dunes, "une cellule de création naissait, avec notamment un travail d'improvisation intéressant. Je me suis senti enfin chez moi".

Il commence ainsi à se former en danse "tout en étant prof auxiliaire de maths et très peu d'hommes en danse chorégraphe, ainsi que de contemporaine. Au bout de phie sur un texte de l'écri- important pour moi". Finan- té et liberté".

deux ans, je suis devenu in- vain italien Pavese. "J'ai terprète pour Odile".

En 1982-1983, il signe deux projets de rue pour le festival Danse à Aix, puis suit Duboc à Paris pour le spectacle Avis de vent d'ouest. Dès 1984, il fonde sa propre compagnie, baptiserveur au restaurant", sou- té ma première pièce, 'Le rit-il. "À l'époque, il y avait bel été', pour le concours de Bagnolet". Une chorégra-

tout de suite mis des mots dans mes spectacles, même si e suis issu d'un milieu très modeste. Chez moi, il n'y avait pas de livres".

llva rester 7 ans dans la capitale. "C'était coûteux, fatigant". La naissance de son enfants. J'ai tenu à avoir une vie de famille à côté. C'était

cièrement, "c'était aussi plus simple d'y faire fonctionner la compagnie".

Il rencontre alors Philippe Foulquié via le Groupe Dunes. Dès 1993, le directeur de la Friche Belle-de-Mai lui attribue un studio de travail. Depuis 15 ans, Appaix y développe des structures scéniques complexes où l'oralité croise la danse, où le passé de matheux ressort derrière le poète : "J'aimebien l'idée d'un individu qui se mêle de tout. Je n'aime pas ce monde de spécialistes". lâche-t-il.

Cette semaine, le Théâtre Massalia et Marseille Objectif Danse programment ses dernières créations, à partir d'un texte qu'il à écrit sur son métier et la scène. Un solo -son 3°-, qu'il reprendra début janvier aux Salins, à Martiques, puis une pièce développée pour sept interprètes, à découvrir demain et samedi soir à la Friche.

Le chorégraphe considère que "la danse contemporaine est cet endroit où on peut sée La Liseuse : "J'ai présen-fils déclenche en 1991 le re-faire frotter les uns contre tour à Marseille: "J'ai deux les autres des éléments très différents". Chez lui, cela se situe toujours "entre humili-

SON ABÉCÉDAIRE

Antiquités, L'Arrière-Salle, Affabulations. En réalisant que ses premiers ballets débutaient par la lettre A, Appaix a lancé: "Il faudrait que j'essave de passer au B". La boutade est devenue principe: "Tenir les 26 lettres de l'alphabet était hypothétique à l'époque. J'ai bégayé depuis sur certaines, pris du temps sur d'autres". Après son solo Question de goûts et le septet Rien que cette ampoule dans l'obscurité du théâtre, il dit avoir "deux S en tête, dont un projet dans les bibliothèques", Silence, Salle de lecture. le titre n'est pas définitif: "La forme sera assez souple, j'espère avec six danseurs et un musicien, le public assis aux tables". Première prévue en juillet 2009 au festival Paris quartier d'été. Et d'employer alors les termes artisanat, autodérision ou artifices. Encore des mots avec la lettre A...

tel: 04 95 04 96 42 - fax: Friche la Belle de 04 95 04 96 44 - 1



CRITIQUES

Tr. Tr. 🖵



COMPTE RENDU

Georges Appaix : Ludique mais pas tranquille Déplacer les frontières

date de publication : 06/01/2009 // 5184 signes

Accomplissement des niveaux de perception et de sensation dans le dernier spectacle du chorégraphe marseillais *Rien que cette ampoule dans l'obscurité du*

Tester plusieurs voies, bifurquer souvent, mais sans jamais vraiment pouvoir revenir en arrière, hésiter, puis, par élimination successive, faire un choix, juste une proposition, en toute modestie. Nous sommes dans un spectacle de Georges Appaix, dans une succession d'instants pas forcément synchrones, mais qui, mis bout à bout, s'apparentent à des hypothèses d'existence. Avec légèreté certes, mais loin de l'insignifiance, le chorégraphe marseillais met en contact différents niveaux de perception et de sensation, les expérimente autant dans la connivence que la mise à distance. Il parle de « micro réflexes », de « micro intuitions » d'un mouvement de balance pour éviter que tout ne se casse la figure. Un jeu de relations complexes qui se nouent et se dénouent, circulent à traver l'espace de la scène, mais aussi les sons et les mots. N'oublions pas que sa compagnie s'appelle La Liseuse. Le malentendu consisterait à considérer le travail de Georges Appaix uniquement d'un point de vue chorégraphique. Le texte, la musique et la scénographie participent certes du mouvement général de la pièce, mais avec leurs propres lois et en tant que vecteurs autonomes de perceptions et de sensations. Et de toute évidence, son dernier spectacle, le 17eme, Rien que cette ampoule dans l'obscurité du théâtre, témoigne d'un accomplissement : le chorégraphe est aussi un metteur en scène accompli. Il ne s'agit plus tant de danse que d'un sens de la théâtralité exacerbé pour que, comme l'écrivait Roland Barthes, «le corps s'engendre à même la langue ». Pour ce faire, Georges Appaix s'appuie sur des interprètes avec qui il a noué une forte complicité (Séverine Bauvais, Jean-Paul Bourel, François Bouteau, Wendy Cornu, Sabine Macher, Gill Viandier). En solo, en duo, trio ou en chœur, ils basculent avec une grande souplesse de l'état de danseur à celui d'acteur.

Georges Appaix a tout d'abord écrit un texte sur son rapport à la scène. Il en a fait un solo, Question de goûts, dans lequel il interroge cette position particulière et jubilatoire d'un individu exposé sur un plateau, les sensations qui le traversent et qu'il se doit de transmettre au public. Puis, il a donné le texte en pâture à ses interprètes, transformant ainsi un acte d'introspection en un geste collectif. « Rien que cette ampoule dans l'obscurité du théâtre propose une autre approche de la question du spectacle vivant, question qui est au cœur du texte ; considérer le plateau comme une page blanche et refaire, avec le spectateur, comme en le prenant à témoin, le chemin qui conduit à une forme spectaculaire ... Comme si la première chose à savoir n'était pas de quoi va-t-il s'agir ? mais plutôt quelle relation avec le spectateur veut-on essayer de vivre ?» Le spectacle semble se construire à partir de rien, ou de si peu. Quelques éléments de décors amovibles au milieu desquels Georges Appaix et ses complices vont sans cesse déplacer la frontière entre réel et imaginaire. Nous sommes à la fois dans des espaces intimes et publics, sans domicile fixe, à l'image du propos qui régulièrement bascule dans un théâtre de l'absurde où les identités se conjuguent et se contredisent. Parfois, le personnage de fiction submerge l'interprète, parfois, ce dernier reprend le dessus. Dans l'entre deux, le spectateur a l'impression d'être le maître d'un jeu qui pourtant lui échappe constamment. Il est chez lui dans ce lieu aussi éphémère que les airs d'Ornette Coleman, Otis Redding ou Lou Reed sur lesquels George Appaix et sa bande entreprennent quelques invitations à la danse. Le geste ample et délié nous accompagne dans l'appréhension du sens caché de la représentation. Et puis, il s'interrompt pour mieux maintenir l'incertitude. « Tout ce qui élargit l'espace des interprètes sur la scène, leur espace physique, mental, leur expression, est intéressant, et cela agrandit en même temps les possibilités de perception du spect Georges Appaix a tout d'abord écrit un texte sur son rapport à la scène. Il en a fait un solo,

1. Entretien avec Georges Appaix par Christine Rodès, revue La Pensée de Midi « Création(s), la traversée des frontières », n°2, sept. 2000.

Rien que cette ampoule dans l'obscurité du théâtre, les 29, 30 janvier au Théâtre Garonne, Toulouse ; du 5 au 8 février au Théâtre National de Chaillot, Paris ; le 12 mars au Manège, scène nationale de Reims ; le 14 mars à La Ferme du Buisson, scène nationale de Marne-la-Vallée et le 12 mai à la Scène Nationale d'Albi.

Frédéric KAHN

ÀUISITER

Site du Manège de Reims

DANSE | CRITIQUES



Georges Appaix

Rien qu'une ampoule dans l'obscurité du spectacle

05 févr. - 08 févr. 2009

Paris. Théâtre national de Chaillot

Drôle et émouvante, unanimement applaudie, la dernière création de Georges Appaix, ce « paresseux » de la scène artistique comme il se définit lui-même, défraîchit le vieux

plancher du TNC. Un premier pas vers la transition annoncée ?



Le Théâtre national de Chaillot nous avait promis une saison inédite, ouverte sur la scène contemporaine dans toute sa diversité, perméable à la transdisciplinarité ; une saison défraîchie, un coup de jeune! Georges Appaix tombe donc à point nommé pour opérer une transition que Blanche Neige de Preljocaj et Good Morning, Mr Gershwin des nouveaux directeurs associés Montalvo et Herviu ne laissaient plus

Le créateur :

Georges Appaix



Le lieu d'art :

Théâtre national de Chaillot

espérer. Avec Rien qu'une ampoule dans l'obscurité du spectacle, le théâtre parisien — dans sa vocation récente de vitrine de la danse — souffle un vent de changement. Non pas

une bourrasque mais une bouffée d'air, une brise légère chargée de poésie et d'irrévérence. Non pas une révolution mais une facétie joyeuse habilement préservée des clichés où les mots s'entremêlent à la danse dans un mouvement continu.



Le chorégraphe marseillais n'est pas un bleu, un de ses expérimentateurs sans filet dont on peut craindre l'impact sur des spectateurs peu habitués aux pratiques les plus contemporaines. Monsieur Appaix sait y faire avec son public. Et a déjà eu maintes fois l'occasion de le prouver, récoltant à chaque pièce, d'Erre de trois en 1991 à A Posteriori en 2006, un franc succès. Ce parcours sans faute, il faut peut-être l'attribuer à quelques talents maison, à cet art des situations absurdes et du quiproquo cher aux burlesques — les façades du décor qui s'écroulent ici, menaçant gentiment les interprètes, sont un emprunt direct au Cadet d'eau douce de Buster Keaton ; mais aussi — e surtout — à l'invention d'un langage neuf, poétique et sautillant, né dans l'improvisation, consolidé par une écriture rigoureuse et un jeu d'acteur sûr. Chez Appaix, le texte comme le corps, se cherche, tâtonne, fait marche arrière, tourne en boucle ou sur lui-même, virevolte pour s'abandonner finalement à l'instant. Toujours dans un entre-deux, instable, la danse est une réaction immédiate aux mots.

Avec Rien qu'une ampoule dans l'obscurité du spectacle, le

chorégraphe et son équipe de trublions plantent eux même le décor d'un théâtre du corps où va se jouer la reprise à plusieurs voix d'Une question de goût, solo sur l'acte créateur écrit par Georges Appaix lui même. Au commencement, une ampoule capricieuse, seule, occupe la scène. A partir de cette étincelle « divine », la pièce va se construire sous nos yeux, de l'édification du décor au placement des protagonistes et à l'avènement du texte, entre dérision et émotion, rythmée par des va-et-vient constants entre la scène et les coulisses — avec cette dramaturgie des entrées et des sorties propres au chorégraphe. Le corps se libère, les voix et les mots s'emmêlent les pinceaux, la langue fourche et le rire fuse quand Jean Paul Bourel, juché sur une chaise, déclare le plus simplement du monde « Je fais le pamplemousse, j'agrume ».

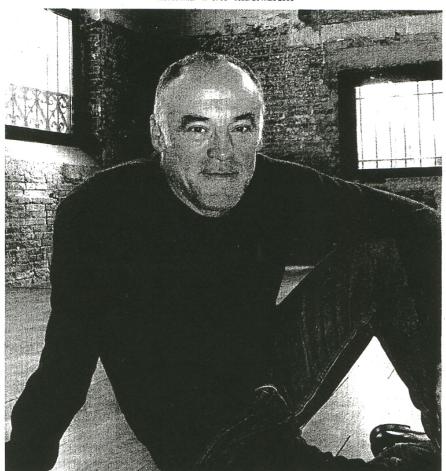
Avec Appaix, donc, le risque est minime pour les programmateurs mais le plaisir reste intact. Le public arrache à la force du poignet un quatrième rappel. Au même moment, de l'autre côté de Paris, au Théâtre de la Ville, Maguy Marin et son *Turba* déchaîne aussi les foules, mais dans un autre registre. Excédés, deux spectateurs montent sur scène pour singer les interprètes, la chorégraphe répond à cette intrusion par l'arrêt définitif du spectacle. Devant une réaction aussi extrême de la part de l'auditoire, on peut se poser la question de la survie d'une danse expérimentale au sein de l'institution — déjà difficilement intégrée — et de son acceptation par le public. Espérons que Georges Appaix et Maguy Marin pourront continuer à se partager les planches, accueillant tout à la fois la légèreté virtuose de l'un et la profondeur, l'engagement et la force d'innovation de l'autre.

Œuvre(s)

- Texte, mise en scène : Georges Appaix
- **Interprétation :** Georges Appaix, Séverine Bauvais, François Bouteau, Jean-Paul Bourel, Wendy Cornu, Sabine Macher, Gill Viandier
- Lumière : Xavier Longo
- Son : Olivier Renouf
- **Costumes :** Michèle Paldacci et Tristan Bezandry au Petit
- Musique: extraits de Tim Berne, Ornette Coleman, Lou Reed, Marc Ducret, Otis Redding



Portrait d'artiste



Georges Appaix, le chorégraphe des mots

Georges Appaix est passé des mathématiques au sport, au saxophone et à la danse. Devenu danseur par effraction, puis chorégraphe sur le tas, il cherche depuis plus de vingt ans maintenant à « tisser » les mots et la danse.

chiffres pour la danse et les mots à la fin des années 70. Ce diplômé de l'École nationale supérieure des Arts et Métiers n'a pas cependant perdu le goû't des équations et des combinaisons. mathématicien est encore à quelques pas... de danse du chorégraphe. Mais au lieu de jouer avec les chiffres, il joue depuis plus de vingt ans avec les lettres de l'alphabet. À chaque année, une lettre. Il a commencé par le A.C'était en 1985 avec son spectacle « Antiquités ». Il en est aujourd'hui à la lettre R avec sa dernière création, « Rien que cette ampoule dans l'obscurité au théâtre ».

Pourquoi celui qui était voué à une carrière d'ingénieur at-il tout quitté pour la danse à 24 ans et fait depuis son abécédaire? Tout commence par la certitude de ne pas être à sa place dans cette carrière d'ingénieur qui l'attend. Celui qui a grandi dans une famille modeste très éloignée de la culture se dit que tout est à faire, à construire et à imaginer dans ce monde si loin de lui, mais si fas-cinant. Reste à trouver le mode d'expression. Il lui sera révélé par sa compagne, danseuse de

GEORGES APPAIX a laissé les profession, qu'il accompagne à ses cours. Ce qu'il voit le fascine tout de suite. Il choisit de se lancer. Ce n'est pas la danse en soi qui l'attire, mais la puissance d'expression de cet outil de travail, « La danse, raconte-t-il, était une manière pour moi de réunir le corps, l'imaginaire, l'invention et le mystère. Puis, sans trop comprendre pourquoi, j'avais envie de me mettre sur la scène. Ma seule certitude était que la scène était un endroit précieux des relations humaines ».

Précieux, magique, mystérieux passionnant, intelligent, sensi-ble... autant de mots que le chorégraphe utilise quand il parle de la danse. Même si, pour lui, ce mot ne veut finalement rien dire. Il lui préfère celui de mouvement car « il est une manière d'être entre les choses, entre la danse et la voix, entre le langage parlé et le chant, entre danser et ne pas danser. Cela pousse aux opérations de combinaison. Dans ma tête, ça a parfois à voir avec la géométrie, peut-être à cause mon histoire », explique

À la recherche de son monde Il découvre dans les cours d'Odile Duboc, à Aix-en-Provence, les mystères de l'improvisation, une approche sensible du corps et les joies difficiles du travail sur le corps, « La danse, confiet-il, a été tout de suite, pour moi, lié à un travail plus large sur le rythme et les matières ». Sa fascination pour le rythme l'incite aussi à travailler parallèlement le saxophone auquel il renonce toutefois, quelques années plus tard, pour se consacrer uniquement à la danse. Il devient très vite interprète pour Odile Duboc, Bernard Misrachi et Madeleine Chiche. Quand Odile Duboc part à Paris en 1983, il la suit. Mais danser ne lui suffit plus. Il lui faut aussi créer. Ainsi naît sa compagnie « La Liseuse », en 1984. Sa première création, « Jeux de Stade », l'année précédente, présentée sur la terrasse d'un parking à Aix-en-Provence, le laisse insatisfait. « C'était un peu froid et sec. Plus encore, commente-t-il, il manquait les mots ». Les mots avec la danse seront désormais le travail de recherche du chorégraphe. La première intrusion des mots

se fera dans son spectacle « Le Bel Été », d'après le roman de Cesare Pavese. L'essai est inté-ressant mais pas concluant. les clés de la porte qu'il cherche à ouvrir. En 1986, avec « Antiquités 1 », il trouve le chemin entre les mots et la danse... et le succès. Depuis, Georges Appaix n'a de cesse de dérouler ce fil d'Ariane, même s'il considère que, d'une certaine facon, les mots prennent à la danse

Le besoin des mots

« Mais, ajoute-t-il aussitôt, les mots ajoutent quelque chose. Ils rendent en fait les corps entiers. Ils leur donnent une continuité. De la sorte, les corps ne sont pas figés dans une posture de danse ou de scène. Ils bougent d'un sta-tut à l'autre. Même si j'ai parfois l'impression que plus j'avance, plus il est difficile de tisser des liens entre les mots et la danse, cela reste ce qui m'intéresse le plus. Puis, cette idée que l'on doive abandonner une partie

pour une autre m'énerve ». À force d'aller chercher les textes des autres, qu'ils soient litté-raires, philosophiques, ou poéti-ques, Georges Appaix a fini par écrire le sien. C'était en 2007. De là est née «Questions de goût », l'histoire d'un homme qui entre seul sur scène, lui en l'occurrence, sans idée arrêtée

mais avec l'envie d'y agir. « C'est un texte aui parle de la scène, explique le chorégraphe. Qu'est-ce aue ie peux faire ici? Pourauoi? Comment? Ce que je ne voudrais pas y faire. Quelle relation avec l'espace, le temps et le public? ». Lui, commence à avoir quelques idées sur la question. C'est une histoire entre l'artiste et les spectateurs, car rien ne se fait sans l'un et les autres. C'est une histoire qui met également en relief la complexité des indivi-dus et toutes les contradictions inhérentes à leur nature. Ce sera, en 2008, la base de sa nouvelle création, « Rien que cette ampoule dans l'obscurité du théâtre », interprétée par sept danseurs.

Oue ce soit seul ou à plusieurs. Georges Appaix continue son approche du genre humain, avec ce besoin insatiable de dire sur scène, rien et tout à la fois. Et de parier de faire langue en tout lieu et tout instant, même si les mots apportent souvent l'incompréhension entre les

> Florence Guilhert Du 20 au 22 mars, au Théâtre Garonne. 1, av. du Château d'eau. Rens. au 05 62 48 54 77

• 1953 Naissance à Marseille. • 1978-1984 Danse pour Odile Duboc et compose ses musiques. • 1984 Il crée la Compagnie « La

Liseuse » et présente pour le concours de Bagnolet « Le Bel Été ».

• 1986 Il crée « Antiquités 1 » qui remporte plusieurs prix.

• 1989 « Basta I » au Théatre Gérard Philippe de Saint-Denis.

• 1990-1999 Chaque année, il présente une création, voire deux. En 1991, « La Liseuse » s'installe

à Marseille • 1999-2007

Georges Appaix poursuit son abécédaire avec ses spectacles. En 2007, il met en scène « Music Hall » de Jean-Luc Lagarce au théâtre de la Minoterie, à Marseille.

Dernière création, « Rien que cette ampoule dans l'obscurité au théâtre ». Au Théâtre Garonne de Tou-louse, du 20 au 22 mars.



Genèse à vue



Visez le titre! Regardez comme il vient de loin : des confins de l'alphabet de la Liseuse dont il est la 18º étape ; il traîne un peu les pieds, et un instant on se demande si l'ampoule dont il est question ne serait pas l'angoissante compagne de l'usure des souliers (chez ces gens-là la facétie n'est jamais loin ...). Et la lenteur calculée de l'approche du cœur du sujet par chacun

des danseurs, les tentatives esquissées pour apprivoiser un plateau rempli d'embûches et de fantômes endormis font craindre un instant une grande fatigue... Que nenni! La jeunesse pointe alors son nez dans un solo ranimé (*Question de Goûts*, voir Zibeline n°2) en six figures plus une qui ne vont cesser de prendre la mesure et le temps, d'arpenter et de construire un petit

monde de 65 minutes : le nouvel opus d'Appaix, ouvert aux quatre vents cardinaux du geste, de la parole, de la musique et de la couleur ; les planches deviennent scène par la magie des ren-contres ingénues, et sous le regard jaloux des spectres du ratage de plus en plus dépités... Les corps qui s'ignoraient se touchent et font se lever la danse, les énergies prennent leur rythme de croisière, les mots s'enlacent et ne font tapisserie qu'au sens noble du terme, ça frémit dans la salle, ça sourit, ça rit, ça y est. Le plateau se peuple des histoires des uns et des autres, se pare de leurs crinières folles ; on y contient en lisière un cheval emballé et de l'apaisement naît le véritable mouvement. Une humble et malicieuse genèse à vue en lieu et place d'une création. L'R de rien, comme de bien entendu... MARIE-JO DHÔ

> Rien que cette ampoule dans l'obscurité du théâtre... a été créé au Pavillon Noir du 27 au 29 mars

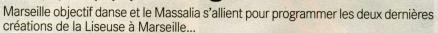
Question de Goût sera dansé à l'Espace François Mitterrand à Allauch. 04 95 04 96 42



Zibeline n°7 du 24/04/08 au 22/05/08



Happé(x) par la grâce o



Pour tout vous dire, Appaix, à Zibéline, on en est fan. Collectivement : amoureux des mots, des pas, des notes, des performances plastiques, on reconnaît tous qu'il n'est un virtuose d'aucune de ces choses-là. Ou qu'en tout cas ce n'est pas la virtuosité qu'il ose. Parfois on se dit, parce que ça fait des années qu'on le suit, que là il se répète, fait moins bien, trop pareil. Oui, qu'on en a un peu marre, qu'on a envie d'aller voir ailleurs si son

esprit s'y serait caché. Mais la saison dernière avec Question de Goût, son solo, et Rien que cette ampoule dans l'obscurité du théâtre, pour tous ses danseurs, il nous a à nouveau surpris. Par cette agréable familiarité qu'il instaure entre la scène et le public, projetés ensemble dans un univers partagé. Léger, maladroit, suggestif, pudique et étalé comme on avoue ses ressorts intimes. Si vous voulez vous y plonger, vous pouvez retrouver nos anciens articles sur notre site : www.journalzibeline.fr. Quant à nous, vivement qu'on y retourne!

A.



Question de goût
Les 9 et 10 déc
Rien que cette ampoule dans l'obscurité du théâtre
Les 12 et 13 déc
Friche de la belle de Mai

04 95 04 96 42 www.marseille-objectif_danse.org http://massalia.lafriche.org

Zibeline N°13 - 20/11 au 18/12/08